

Séance du 19 janvier 2002

La signification du « 11 septembre ». Divagations politico-philosophiques sur l'événement

par Pierre Hassner, directeur de recherches à la Fondation nationale des sciences politiques

Résumé

Plutôt que d'un « argument » unique et cohérent, la nature du thème adopté et celle de mon approche intellectuelle m'ont poussé à choisir une série de réflexions quelque peu disparates mais néanmoins liées, qui voudraient, à travers un va-et-vient entre observations politiques et questions philosophiques, commencer à tracer des pistes ou à poser des jalons en vue d'une interprétation de la période à laquelle l'attentat du 11 septembre 2001 nous a introduits ou qu'il nous révèle.

I. L'Occident était ou se croyait être dans le monde de Locke, avec des ouvertures sur le monde de Kant, il se retrouve dans le monde de Hobbes avec des ouvertures sur le monde de Nietzsche et sur celui de Marx.

Nos sociétés dominées par l'activité économique ou par l'individualisme possessif sont en même temps celles où la prospérité, la démocratie et la paix semblaient avoir partie liée et pointer vers les trois articles du Projet de Paix Perpétuelle : gouvernement républicain, organisation internationale, droit cosmopolitique. Aujourd'hui, la sécurité redevient la préoccupation majeure, ce qui entraîne un risque de despotisme ou de sacrifice des libertés. « La lutte pour la domination du monde au nom de principes métaphysiques » qui devait caractériser le XX^e siècle selon Nietzsche, semble reprendre à l'aube du XXI^e. Mais, plus qu'une lutte des idéologies ou des civilisations, elle semble entraînée par les conséquences de la « mort de Dieu », par la révolte contre un monde relativiste, sécularisé, désenchanté, par une révolte nihiliste contre le nihilisme. D'autre part, l'écho que rencontre cette révolte se nourrit du sentiment qu'éprouve une partie de l'humanité de constituer une majorité de « damnés de la terre » face aux maîtres exploiters et arrogants de celle-ci.

II. En termes plus directement politiques, le terrorisme auteur de l'attentat exprime avant tout un fanatisme ou un totalitarisme religieux qui prend la suite des totalitarismes idéologiques du XX^e siècle. Mais son écho est lié à la globalisation, aux inégalités qu'elle suscite et dont elle fait prendre conscience, au désespoir, à l'envie ou au sentiment d'injustice que provoquent ces perceptions.

Dans les deux directions, les musulmans arabes sont au premier rang, d'une part parce que la religion musulmane a moins été influencée par la sécularisation que les autres religions monothéistes et conserve un potentiel terroriste (souligné par Hegel qui la rapproche du jacobinisme), d'autre part parce que les Arabes, humiliés par le contraste entre leur éclat intellectuel et leur puissance passés et leur humiliation actuelle, se considèrent comme victimes d'une injustice et d'une oppression particulières exercées par l'occupation israélienne soutenue par les Etats-Unis.

Si l'on veut désigner l'ennemi commun des terroristes suicidaires ou apocalyptiques, il s'agit de la modernité et de son régime dominant : le libéralisme pluraliste, intellectuel, politique et économique.

III. Le terrorisme crée une situation d'insécurité permanente qui contraste avec le mouvement de pacification des sociétés bourgeoises ou libérales. La paix intérieure garantie par l'Etat de droit et la paix extérieure garantie par l'équilibre nucléaire sont

mises en question. La dissuasion ne peut opérer face à ceux qui recherchent le suicide et l'apocalypse. Il ne reste que la prévention et la préemption – avec le danger d'escalade et d'incertitude qu'elles comportent face à une menace multiple et anonyme : les enveloppes à l'anthrax et les attentats de la secte Aoum au Japon sont encore plus symboliques, parce que plus mystérieux, que ceux de Ben Laden.

Cette situation peut être dédramatisée si, pendant quelque temps, il n'y a pas d'autres attentats spectaculaires, mais fondamentalement elle risque d'être permanente si le progrès de la technique permet à un petit nombre d'individus de provoquer des destructions jadis à la portée des seuls Etats, et si les caractéristiques de notre société, voire celles de la nature humaine, garantissent qu'il y aura toujours des révoltés fanatiques pour en faire usage.

IV. Nous assistons donc à un nouveau stade dans ce qu'on peut appeler la dialectique de la peur : la peur des dangers naturels engendrant les dieux (Lucrece), celle des dieux et de leurs combats engendre l'Etat séculier, celle du despotisme engendre l'Etat de droit et l'équilibre des pouvoirs, celle des épidémies et des catastrophes naturelles étant apaisée par la science. Des grandes peurs apocalyptiques on était passé à la multiplication des petites peurs. Assistons-nous aujourd'hui à un retour de la grande peur, à la fois une (cf., Beck, La société du risque, fusion des dangers naturels et sociaux) et multiple ? D'où dangers de lien entre peur et haine, génocides préventifs, boucs émissaires, etc. Figures de l'ennemi : le barbare, l'étranger, l'immigré.

V. Nécessité de réfléchir à une économie et une géopolitique des passions. Cf., Le « thumos » platonicien, l'opposition humienne des passions violentes et des passions calmes. La vocation de la civilisation moderne semblait être de remplacer les passions par les intérêts, ou du moins de transformer les passions violentes en passions calmes. Le revers de la médaille pouvait être le remplacement du sacrifice et de la cruauté par les petites passions démocratiques, « l'envie, la jalousie et la haine ordinaire » (Stendhal cité par J. P. Dupuy). Mais l'envie et la haine, l'humiliation et l'indignation peuvent prendre des dimensions apocalyptiques. On ne peut les contrecarrer par la simple combinaison de la force et de l'appât matériel. Ceux-ci font nécessairement partie de la pédagogie des passions, mais ils peuvent les exacerber au lieu de les calmer, s'ils ignorent les dimensions du respect et de la réciprocité, de la reconnaissance et de la tolérance.